

QU'EST-CE QUE L'ALGÉRIANISME ?

- son origine
- ses activités présentes
- réflexions sur ses perspectives

Cette conférence a été présentée le 17 juin 1988, rue des Muletiers, par Jo Sohet : Président National, pour le Cercle Algérianiste d'Aix-en-Provence qui venait d'être créé. Elle a été réactualisée le 8 février 2004, pour servir d'axe de réflexion et d'action au Cercle Algérianiste de Nouvelle Calédonie.

Pour vous présenter l'Algérianisme, j'ai choisi de vous convier à un voyage immobile. Installons-nous, si vous le voulez bien devant un triptyque imaginaire, un tableau en 3 volets sur lequel est écrit ou en cours d'écriture et s'esquissent déjà, l'Algérianisme d'hier, d'aujourd'hui et celui de plus tard.

Nous ne pouvons pas commencer notre visite sans avoir étudié au préalable le mot, reconnu sa justesse, admis son évolution avec le temps et les transformations qu'il a subi par la force des événements. Puis, nous verrons comment l'Algérianisme a dû s'adapter à l'obligation de vivre loin de la terre de son origine mais toujours sous nom de baptême. Enfin nous interrogerons l'avenir.

Sans plus tarder, revenons vers le passé, sur la ligne de départ et retrouvons l'Algérianisme à ses débuts ;

Les références qui situent l'entrée du terme « Algérianisme » sur la scène littéraire sont rares et, d'abord, contradictoires.

Nous le voyons, formant le titre d'un ouvrage paru aux éditions Sansot, à Paris en 1911, et réédité en 1978 dans la collection « *L'Algérie heureuse* », des éditions Tchou. Ce livre, « *les Algérianistes* » romançait la vie et la mort de Isabelle Eberhardt, la poétesse du désert, épouse du sous-officier spahi SLIMAN HENNI, morte lors de l'inondation de l'Ain Sefra, le 21 octobre 1904. Elle était âgée de 27 ans. Son auteur, Robert Randau, est l'un des hommes clé de l'Algérianisme. Aujourd'hui, nous dirions qu'il est incontournable ! Et la masse physique du personnage, sa forte

personnalité s'ajoutant à sa puissance de conviction, collent bien l'adjectif à l'homme, incontournable donc, dès que l'on évoque la vie littéraire dans l'ex-Algérie française.

Dans son numéro « *Spécial Congrès* » de 1978, notre revue indique pourtant que la paternité du terme revient à Jean Pomier, chantre inspiré et animateur de l'Algérianisme, lui aussi indispensable à la compréhension de l'essor que connaissait Alger à cette époque.

Mais notre même revue, dans un numéro postérieur, décrit dans son n°9, la scène suivante : je cite :

_ « Randau et Pomier discutent production littéraire et locale. « *Nous sommes des créateurs, en quelque sorte*, affirmait Randau. *Nous avons créé un genre bien à nous, nourri d'une sève particulière. Nous pouvons parler...* »

_ « *d'Algérianisme*, le coupa net Pomier ». Le mot était lancé, c'était en 1931.

Alors ? 1910 ou 1931... Cette présomption de date de naissance laisse mal augurer de l'exceptionnelle vigueur du mouvement que le néo-vocable inscrit - mais depuis quand ? - au fronton des lettres françaises d'Algérie.

Qu'en est-il plus précisément ?

Une étude de Jean Bogliolo parue en 1988 dans notre revue, nous propose ses arguments. Je les emprunte sans hésiter, en l'absence de documents plus convaincants et faute aussi d'un talent osant le disputer à celui de Bogliolo.

Jean Bogliolo, élève de Jean Grenier au lycée Bugeaud, en préparation de lettres supérieures, condisciple et rival de Albert Camus, de Claude Terrien, de Cohen-Bacri, professeur de lettres classiques au lycée Gautier avant d'être expulsé d'Algérie, professeur de philosophie au lycée français de Madrid depuis 1962, auteur considérable, hélas méconnu du public, lauréat de l'académie française pour son oeuvre monumentale, « *l'Algérie de papa* », dont le 15ème et dernier tome est sorti des presses en 1985, Jean Bogliolo rompt enfin un silence long de plus de trente ans.

Après l'exposé de ses arguments sur l'erreur probable de la date (1910), il déduit que Randau a créé en 1911 un adjectif substantif qui ne vise qu'un type d'hommes et un genre de vie, sans nulle signification littéraire, et que, 20 ans plus tard, donc vers 1930, Jean Pomier qui mettait son talent et sa ferveur à développer un système

littéraire, à organiser son support, rassembler des auteurs au sein d'une association, créer une revue, assurer la dotation d'un prix littéraire, Jean Pomier donc réveille à l'occasion d'une réunion le mot oublié, le donne comme nom de baptême à un groupe qui reçoit ainsi son identité, la marque de son existence officielle.

Jean Pomier dira : « *l'Algérianisme, pour Randau qui créa le mot et pour moi qui en amplifiais le sens, était chose beaucoup plus grave et noble...* »

Nous entrons ici, dans le vif, au coeur même du sujet.

« *En amplifier le sens !* », lui faire surpasser sa seule vocation d'école littéraire, le doter d'un rôle, d'une mission ! Pour Pomier, l'Algérianisme devait prendre en considération le fait algérien dans son ensemble, mettre en évidence tout ce qui pouvait heureusement servir le destin commun des populations, porter témoignage devant le public local et devant l'opinion de la métropole par la parole et surtout par l'écrit, de ce qui était déjà réalisé et de ce qu'il était possible, urgent ou nécessaire de débattre, d'imaginer et d'entreprendre ensemble.

La création littéraire, les relations qui se nouaient avec la francophonie, et d'abord avec l'élite de la pensée métropolitaine, l'attribution de prix n'intervenaient que pour mieux servir l'idée originale de l'Algérie nouvelle, en instance d'elle-même, (je rappelle que nous sommes en 1930), de l'unité algérienne qui se créait grâce au brassage séculaire des hommes des deux rives de la Méditerranée, qui se fondait, jour après jour dans les écoles, les ateliers, les marchés, les stades, l'armée et dans le feu des guerres, pour aboutir à la lente constitution d'un fond mental commun : sens de l'honneur, respect de la mère, dévouement à la famille, courage physique, goût de la fête, hospitalité...

Jean Pomier porte d'emblée l'Algérianisme à la hauteur d'une philosophie qui prétend faire accéder par l'effort (il insiste : *par l'effort d'âme*) aux notions supérieures de l'esprit mais qui ne se sépare jamais des réalités pratiques, quotidiennes et humaines de la terre, du terroir qui l'a inspirée, du terreau dont elle se nourrit.

Vision idéale de la vie en commun, idéale parce qu'elle sait ne pas oublier que c'est sur terre que vivent ensemble, et si possible en paix, les hommes de bonne et de forte volonté.

Enraciné dans le sol algérien, l'Algérianisme de Pomier élève ses vues vers l'exigeante compréhension des besoins des hommes destinés à vivre ensemble sur une terre commune. Conception à la fois spirituelle et réaliste qui confère à l'Algérianisme, dès sa naissance une singulière stature. « Niveau de vie », pour utiliser le vocabulaire d'aujourd'hui, qui nous éloigne du ras du sol où il paraît que nous sommes désormais réduits à ne plus jouer qu'un rôle de consommateurs de produits

C'est, je cite encore Pomier par bribes en respectant le style de l'époque :

« L'élucidation écrite d'un nouveau « moi » algérien, par l'exploration de ses spécificités, en fouissant le vaste territoire vacant de l'authentique exo-France, patrimoine d'art laissé presque en jachères ».

En termes plus simples, cela signifie que l'Algérianisme rompt avec les formules conventionnelles et périmées de l'orientalisme du souk et du bazar, qu'il rejette l'exotisme pour touristes, la trilogie du palmier de la mauresque et du chameau. Il se détourne aussi des thèses de l'Afrique latine chères à Louis Bertrand et s'attache à décrire par le détail un phénomène social nouveau : la naissance d'un peuple.

Mais, à ce qui vient au monde, afin de lui montrer sa juste place, il faut d'abord donner un nom.

Comment était-il alors possible de désigner l'ensemble des algériens divers vivant en Algérie ? « Musulman », établit une différence qui, au lieu d'affirmer une algérianité commune, marque au contraire un « rien de commun avec ». « Indigène », ne vaut pas davantage. « Arabe », « européen », « berbère », « juif », « kabyle », « couloughli » ne font que distinguer une partie d'un tout, un fragment, une composante de l'ensemble populaire algérien. Le vocable pied-noir n'existait pas encore.

Algérien est le seul qui convient - ou plutôt qui convenait à tous - à condition, prévient Pomier « que la laïcisation permette un fond commun de rapports, d'amitié, de confiance, d'intérêts, qui est d'abord ce qu'on appelle peuple ».

Il précise que les algériens ne formaient encore qu'un peuple en instance de soi, à l'ABC de sa propre découverte ; donc que l'Algérie n'était pas davantage une nation, car tout groupe humain, simple et constante leçon de l'histoire, doit franchir l'étape

de peuple avant de devenir nation. L'ordre étant : le pays, le peuple, la nation, l'état. Ou très concrètement : la terre, les hommes, un destin commun, la règle pour tous.

Pomier considérait l'Algérianisme comme un art supérieur, propre d'abord, selon ses termes : « *à élever vers l'humain le statut littéraire, politique et social de collectivités à peine sorties de l'état biblique et contraintes de vivre pour seulement subsister* », puis par les valeurs que le mot contenait, « *à atteindre ou s'efforcer d'atteindre, à partir de l'humain, les sommets de l'esprit* ».

La culture ne joue pas seulement un rôle de témoin, elle est aussi inspiratrice, ligne directrice.

La connaissance du passé, la définition des tâches présentes, l'intuition des voies possibles du futur, en un mot, la culture, précède ou devrait précéder les débats, les choix et les décisions politiques..

Il fallait, bien sûr, parler des ponts, des hôpitaux des barrages, des terres cultivées, mais aussi démontrer, avec l'évolution personnelle de chacun, la marche en avant d'une société qui est, comme nous le savons, une construction jamais achevée.

Il n'est pas contestable que POMIER savait qu'en exprimant ses pensées sans précautions oratoires, il risquait de choquer l'opinion. Et c'est pourquoi, selon lui, il appartenait aux hommes publics, et surtout aux écrivains, qu'il dotait d'un pouvoir important, et en Algérie redoutable en raison de l'influence heureuse ou maléfique des mots sur les esprits, je cite : « *de procéder à l'élucidation de ces valeurs, d'en promouvoir l'authenticité, d'en établir le constat, mental et moral, l'état civil exprimant la volonté d'être d'un peuple en instance de soi* ». Tirant fierté de l'évolution d'une société, œuvre de tous les algériens, il voulait faire admettre que ce pas à pas l'amènerait, étape après étape, le moment venu, au nom de la France, à passer du statut de subordination au statut de filiation.

Voilà la haute mission que POMIER conférait à l'Algérianisme. Voyez comme elle nous mène loin des écoles littéraires attachées le plus souvent à la recherche d'un style ou d'un genre.

Mais l'Algérianisme n'a pas rempli sa mission. Il n'a pas atteint son but. Il n'a pas présenté Alger, deuxième ville de France, devant Paris et par Paris à la sympathie du monde.

Il fallait être aveugle pour ne pas voir, par exemple, l'importance du service de santé qui a étonné les américains eux-mêmes après le débarquement en 1942. Ou ignorer la Villa Abd Eltif créée à l'instar de la Villa Médicis et la Casa Vélasquez, ouverte par concours aux peintres et aux sculpteurs métropolitains ? Pourquoi oublier que la Mitidja, l'un des plus vaste verger du monde, n'était, à l'origine, qu'un marécage pestilentiel ou que l'organisation coopérative de l'Est algérien a arraché à M. Vincent AURIOL, Président de la République, à l'occasion de sa visite aux associations agricoles d'Algérie, en mai 1949, cette louange : « Votre œuvre est prodigieuse, elle s'impose à tout jamais ».

Tout au contraire, Paris a déconsidéré Alger, l'a montrée du doigt, et ne voyant de l'œuvre que ses ombres, n'a témoigné que du négatif et au besoin, l'a inventé.

Pourquoi ? Oui, pourquoi ?

POMIER voit l'échec de son grand rêve, d'abord dans l'intellectualité parisienne, coupée des réalités locales, courtisant des idéologies qui, très vite, n'ont plus rien de commun avec la terre et les hommes qui ne sont que des prétextes à leurs envolées. Il dénonce les propagandes contraires ou adverses acharnées à décrier ou à détruire. Répétées jusqu'à satiété, elles ne sont pas la vérité, mais elles fabriquent l'opinion. Elles bâtissent les réputations bonnes ou mauvaises. Elles détiennent la toute puissance.

Il déplore aussi que les créateurs, les penseurs, et particulièrement les écrivains, dépendent étroitement de l'obligation de vivre de leurs productions, lesquelles ne peuvent aller que dans le sens général du goût du public, lui-même orienté par des circuits d'influence et commerciaux depuis longtemps établis.

Ainsi, les écrivains d'Algérie les plus notoires, sitôt qu'ils allaient à Paris chercher une parcelle de renommée, par la force du système dans lequel ils entraient, n'avaient rien d'autre à faire, et pour certains rien de plus pressé, que d'oublier le vocable et leur vocation algérieniste.

Privé de moyens, traçant difficilement son chemin dans les esprits, l'Algérianisme ne témoignait pas de façon significative de l'évolution du pays et des hommes.

L'avenir de l'Algérie s'élaborait hors de l'influence d'une culture algérienne authentique qui aurait pu contribuer avec efficacité, par l'amitié, la connaissance

d'autrui, la conscience des intérêts communs à rendre l'Algérie habitable à tous les algériens. C'est ainsi que leur destin se décidait sans eux.

Sur ce premier volet du triptyque où Pomier avait chanté, en phrases de poète et de visionnaire, l'Algérie d'alors et celle à venir, sur ce volet où il aurait pu comme beaucoup d'autres, trier, garder ceci et refuser cela, il a tout pris de ce qui était notre Pays et il a pu écrire le texte que nous considérons comme notre premier manifeste :

« Nous sommes algériens et rien de ce qui est algérien ne nous sera étranger. A la différence des penseurs de la métropole qui s'enferment, pour la plupart, dans l'altier dédain de leur temps, nous croyons que la meilleure et la plus riche manière d'agir, c'est de ne rien négliger des décors, des aspects et des forces de la vie. Les écoles littéraires et les modalités de l'expression ne nous préoccuperont pas outre mesure. Il y a là un certain mandarinat qui ne saurait convenir à une pensée jeune, émerveillée de croître et pour qui nulle beauté ne saurait dépasser la beauté de l'action. Philosophie de force et de mouvement que nous n'avons pas l'outrecuidance d'avoir découverte mais qu'il nous a paru nécessaire de dresser aux frontons de l'Art français d'Algérie.

Par application de ces principes, nous considérons comme nôtre tout le mouvant domaine algérien : politique générale, économie politique, rapports ethniques, mêlées d'âmes, la rue, la ville et le bled, l'homme, la terre et la mer, l'Algérie d'Icosium et celle d'El Djezair. Nihil algériani a me alienum .

Ceci se passait il y a très longtemps, avant la guerre de 1939, puis entre les deux guerres, celle qui se termina en 1945 et celle qui commença en 1954. Au temps de notre préhistoire, au temps d'avant notre déluge.

On peut dire d'un peuple qu'il a dépassé le temps de la nécessité quand le superflu devient indispensable aux hommes qui le composent.

Alger, fervente, fière, juvénile, audacieuse, s'ouvrait avec enthousiasme, et méthode et bonheur, à la vie de l'esprit. Alger créait elle-même les élites dont elle avait besoin.

Qui connaît Pierre VIRE ? Aviateur et écrivain mort jeune en mission de sauvetage, dont Mme MERMOZ a dit : « *Je perds mon fils pour la deuxième fois* ».

Qui ne s'est senti plus humble et plus riche après avoir conversé avec Maître IBAZIZEN, Conseiller d'Etat, fils de berger kabyle, doté d'une spiritualité éblouissante ?

Qui a entendu parler de Mme le Docteur Renée ANTOINE, entrée vivante dans la légende du Sahara « *Yedd en Nour* » (les Mains de lumière), laquelle a offert son talent, son temps, sa fortune, son amour aux population des Ksours menacées de cécité, au cours de 42 missions ophtalmologiques bénévoles ?

Et quel souvenir évoquerait, ici, le nom de Jean BRUNE, si ce puissant journaliste n'avait choisi de finir ses jours en Nouvelle Calédonie où il est inhumé ? Je leur exprime ma fierté d'être des leurs et mon admiration de les savoir hors du commun. Alger n'avait pas le pouvoir de décider de son destin. Son avenir n'était pas de sa compétence. Sa mauvaise réputation la trahissait. Nous savons ce qu'il s'en suivi.